

LITTÉRATURE : TEMOIGNAGE

Jean Baptiste Tati-Loutard, mon père spirituel

Un grand homme de lettres vient de nous quitter le 4 juillet 2000. Jean Baptiste Tati Loutard, le guide de mes premiers pas littéraires. Jean Baptiste Tati Loutard, mon professeur de littérature à l'Université Marien Ngouabi. Jean baptiste Tati Loutard, mon président à l'Union nationale des écrivains et artistes congolais (UNEAC). Jean Baptiste Tati Loutard, un homme de culture que jamais je n'oublierai.

I. Souvenirs, souvenirs

Difficile de témoigner pour un doyen que l'on a connu dès ses premiers pas dans la création littéraire. Dès les années 70 quand je te présente mon premier recueil de poèmes « Métamorphoses », tu me reçois dans ton bureau de travail quand tu exerces les fonctions de doyen de la fac des lettres à l'Université de Brazzaville qui deviendra par la suite Université Marien Ngouabi. A la fin de notre discussion, tu me dis curieusement que j'imité la poésie de Senghor et tu cites un vers de celui-ci. Timide et marqué par ta simplicité, je ne sais que te répondre. Je n'avais jamais la poésie de ce dernier et je le ferai après cette remarque. J'avais tellement lu tes textes, surtout « Poèmes de la mer » ; « Racines congolaises » et « L'Envers du soleil » que mon ami Léopold Pindy Mamansono, en publiant mes premiers poèmes dans sa « Nouvelle génération de poètes congolais » ⁽¹⁾ en 1984 y notera, à propos de ma modeste poésie ce qui suit : «*De fait, tout le recueil de Noël Kodja-Ramata est bâti, de point de vue architectural, sur le modèle des « Racines congolaises » et de « L'Envers du soleil » de son maître J.B. Tati Loutard. Même les thèmes abordés se répercutent comme les échos loutardiens de « Poèmes de la mer » et des « Normes du temps ».*

En me relisant, j'avais découvert que Pindy Mamansono avait effectivement raison car la mer que j'avais découverte enfant dans les bras de ma grand-mère maternelle, était encore vivante en moi. Cette dernière avait fui le vacarme des locomotives de Marchand, aujourd'hui Missafou pour le bercement de l'océan Atlantique. Depuis mes années d'université, nous ne nous sommes jamais quittés, même pendant ta traversée du désert de 1992 à 1997. Tu me recevais chez toi dans le quartier de la Cathédrale comme un membre de la famille. J'ai adhéré à l'UNEAC grâce à toi. J'ai eu à lire toutes tes œuvres poétiques et narratives car tu m'avais découvert critique littéraire et m'avais dédié toutes tes ouvrages en dehors du « Masque du chacal » sorti au moment où je ne me trouvais plus à Brazzaville. Il y a trois ans, je t'ai fait une grande surprise en publiant une étude critique sur ton œuvre, intitulé « Mer et écriture chez Tati Loutard, de la poésie à la prose » ⁽²⁾, chose qui n'avait jamais été faite par un compatriote. La première ébauche de ce travail fut « regardée » par le docteur Tchichelle Tchivéla qui m'encouragea dans mon projet. Quand il le fallait, je ne manquais pas de vous faire découvrir, toi et ton œuvre, par l'intermédiaire de la presse internationale comme le magazine panafricain « Afrique Education » dont tu admirais la rubrique « Arts et Lettres » ⁽³⁾.

Voici bientôt cinq ans que j'ai quitté le pays pour un travail littéraire au bord de la Seine. Notre dernière « rencontre » se situe autour de ton message de félicitations pour la publication de « Mer et écriture ». J'ai aussi fait comme toi en passant de la poésie au roman avec « Les Enfants de la guerre » ⁽⁴⁾.

Beaucoup de compatriotes écriront sur toi, sur ton œuvre, mais je reste toujours accroché à ta biographie romancée de Joël Planque, sans oublier les réflexions pertinentes de M. et Madame Chemain de l'Université de Nice sur ton œuvre et la préface de mon ami Boniface Mongo Mboussa qui ouvre « Mer et écriture ». Mais après des visions occidentales de ton œuvre, il fallait une autre présentation de celle-ci faite avec un regard du pays, et nous l'avions réalisée, Mongo Mboussa et moi. Je ferme la boîte de mes souvenirs (il y en a tellement trop) avec ces lignes prémonitoires des « Nouvelles chroniques congolaises » quand tu écrivais: *«Molangui était dans le sommeil comme un noyer au fond d'un puits. La mort pouvait passer le prendre sans craindre la moindre résistance »*.

Et quand je me rappelle encore que tu devrais préfacer notre « Dictionnaire des œuvres congolaises » en chantier. Hélas ! Mais le professeur Jacques Chevrier que tu connais bien a accepté de le faire. *Paix à ton âme !*

II. Le dernier roman de J.B. Tati Loutard

Deuxième roman de J.B. Tati Loutard après « Le Récit de la mort », « Le Masque de chacal » publié à Présence africaine en 2006, apparaît comme un autre pan de la réalité sociopolitique du Congo esquissé déjà dans les précédentes proses narratives. Et il n'est pas étonnant de voir Dozock rimer avec Touazock du "Récit de la mort". De la prose loutardienne, on remarque que ce sont les personnages du terroir qui sont partout omniprésents dans toutes les histoires qui nous sont rapportées. Même s'ils ont pris de l'âge, des « Chroniques congolaises » au « Masque du chacal ».

Dozock, ce journaliste incompris et qui décide d'œuvrer pour la liberté de presse, se voit bousculer par les réalités sociopolitiques de son pays. Plus près de nous, les personnages de Tati Loutard évoquent le « quotidien d'aujourd'hui » avec toute son effervescence qui définit ce que nous vivons et ce que nous avons vécu à peine. A la Maison de la Télévision où il est pris à partie par son directeur qui soutient le nouveau régime, Dozock se voit désavoué moralement. Il pense même à démissionner de son travail. Mais le repos, à lui imposé par son chef pour avoir soit disant mal présenter son journal télévisé, le pousse à opter pour une véritable presse démocratique. Et le soutien qu'il a de la part de « Reports sans frontières » quand on va l'incarcérer, ne fera que fortifier sa volonté. Ainsi, il se propose de créer son journal après sa mise à pied. Alors, il se voit comme accompagné par le « masque du chacal » qu'il avait hérité de son oncle adoptif, cet homme qui n'avait jamais eu d'enfants de son vivant. Après les difficultés de quelques jours passés en prison, seule l'image de sa femme semble le protéger. Mais le héros tombe de nouveau dans la dépression quand sa femme devient, quelque temps après, la secrétaire du maire de Brazzaville.

Dans cette ville où la chasse au sexe féminin se constate dans le milieu politique, Dozock doute de la fidélité de sa femme, malgré l'assurance qu'elle lui éprouve mais qui est émoussée par la présence des billets de banque qui dorment dans son sac à main. Déchiré entre la volonté de connaître la réalité et la crainte de perdre sa femme, Dozock tente de noyer son malheur dans l'alcool pour oublier sa détresse. Marqué par la venue inattendue en pleine nuit d'un ami journaliste traqué par le pouvoir, traumatisé par le départ du toit conjugal de sa femme après une dispute, Dozock se voit abandonné à lui-même. Mais il est sauvé de justesse après la réconciliation avec sa femme qui l'aime toujours malgré sa jalousie mal placée. La mort de la mère de cette dernière donne un autre tournant à la vie du couple, surtout quand ils vont découvrir le testament de la défunte qui s'opposait paradoxalement à leur union et qui leur demande de se marier. Soutenue moralement et matériellement par son homme à la mort de sa mère, Mouna devient la complice de son mari dans la mise en œuvre de leur projet du journal. Aussi son soutien moral est manifeste au tribunal de Brazzaville pendant un procès qui met en cause un confrère journaliste. Il s'implique aussi par son professionnalisme dans le travail de l'Avocat défenseur de ce dernier qui gagne le procès.

Dozock, son ami Marc qui vient d'être libéré et l'Avocat décident de travailler ensemble pour la liberté de la presse en s'ouvrant aux ONG internationales. Considéré comme élément dangereux par le pouvoir en place, surtout après son passage au tribunal de Brazzaville, son chef Malibou tente de le noyer devant son ministre de tutelle. Un piège se confectionne quand il est invité à la Télévision pour une interview. Devant la caméra, Dozock prend partie pour les journalistes congolais dont les mauvaises conditions de travail poussent ces derniers à la prostitution des médias. Il démontre ensuite que la presse privée est aux mains d'anciens journalistes sous la houlette de certains hommes d'affaires et de dirigeants politiques. Mais l'interview du héros va atteindre une autre dimension quand il sera brusquement rejoint sur le plateau par son ancien chef Malibou qui se propose de débattre avec lui. Mais devant le calme et la sérénité de Dozock ainsi que la pertinence de ses idées, Malibou ne peut se contrôler et son caractère d'homme violent se dévoile au grand jour. Croyant avoir bien agi pour faire plaisir au ministre, il est paradoxalement révoqué de la Maison de la Télévision et remis à la disposition de la Fonction publique. Commence alors une nouvelle vie pour le héros et sa femme. Aidé par une banque de la place et la publicité gratuite consécutive à son passage à la Télévision, il concrétise son projet en lançant le premier numéro de son journal au titre révélateur, L'Eveil.

« Le Masque de chacal », un récit qui confirme le roman-réalité congolais dont le secret semble être jusqu'aujourd'hui dans l'écriture de Tati Loutard. S'il y a un prosateur dont l'inspiration baigne toujours dans les réalités du terroir, c'est bien Tati Loutard. Il habite le Congo comme le Congo l'habite.

Vraisemblance dans le récit

« Le Masque de chacal », contrairement aux autres récits de l'auteur qui s'éparpillent dans plusieurs villes congolaises tels Pointe Noire, Dolisie, soutient des aventures qui se déroulent à Brazzaville que l'auteur nous présente avec une nette objectivité sur fond de connaissances géographiques et sociologiques approfondies. Cette ville de Brazzaville qu'il nous présente, dégage encore les effluves des dernières années : « *Ce jour-là, Dozock était resté tard dans le bureau. Il avait écrit un article sur les leçons à tirer de la guerre de juin 1997. Il s'était interrogé sur les raisons profondes qui avaient poussé des Congolais à prendre les armes contre eux-mêmes* » (p.71). L'auteur élabore son histoire avec les ingrédients qu'il ramasse autour de lui car faisant partie de son quotidien, des ingrédients dont il a eu à vivre les manifestations physiques et morales. Tout se passe dans Brazzaville qu'il connaît comme le fond de sa poche. Ainsi, les lieux comme la Tour Nambemba et la Cathédrale Sacré-Cœur (p.8), Poto-Poto et le port de Yoro (p.9), l'église Saint Esprit p.(74), le rond-point de Poto-Poto (p.82), la Cathédrale et l'Hôtel de ville (p.91), le Cimetière du Centre-ville dans le quartier de la Maison d'Arrêt non loin du complexe d'habitation de ce que fut la compagnie aérienne Air Afrique (p.114)... sont des réalités géographiques qui appartiennent bel et bien à la capitale du Congo. Et le Congolais lambda peut "suivre" les personnages du roman à travers la ville de « Brazzaville-fiction » qui fait écho à « Brazzaville-réalité ».

Mais dans ce vraisemblable de l'univers diégétique, se révèle, en dehors de la situation géographique, quelques réalités sociales et sociétales des Congolais dans Le Masque du chacal. Comme dans la plupart de ses récits, Tati Loutard se définit à certains moments comme le secrétaire de la société congolaise dont il semble bien connaître les us et coutumes. Les confrontations interethniques, la vie on ne peut plus énigmatique des hommes politiques, la démocratie naissante au niveau de la presse qui se voudrait libre, voilà quelques aspects réels de la société qui se dévoilent dans ce roman. Celui-ci ne puise ni dans le passé, ni dans ses souvenirs lointains, mais dans le présent des événements qui sont encore frais dans sa mémoire. Aussi l'attitude de Dozock vis-à-vis de sa femme quand celle-ci devient la secrétaire du maire entre dans le normatif de l'inquiétude de l'homme qui craint d'être cocufié. Surtout que les dirigeants politiques ne respectent pas les femmes

des autres : « *Quand Dozock la vit [Mouna sa femme] quitter la maison pour se rendre au travail, son visage s'assombrit (...) Que lui voulait le maire ? Ces gens de la classe politique ont l'argent et les honneurs. Ils ont maîtresses, épouses, enfants* » (p.42). Comme dans la plupart des récits de l'auteur, la mort devient une obsession qui rappelle la réalité congolaise dans la façon de gérer ce phénomène. Dans *Le masque de chacal*, elle apparaît à travers le personnage de la mère de Mouna. Et le décès de cette dernière dévoile au lecteur l'attitude du beau-fils devant la mort de sa belle-mère. Comme tout Congolais, Dozock s'y implique moralement et matériellement comme le demande la tradition : « *Il devait consentir des sacrifices financiers pour améliorer son image auprès de ses beaux-parents (...) Il s'endetterait même lourdement pour être à la hauteur des obsèques et une sépulture susceptible de lui attirer la sympathie* » (pp.123-124).

Quand on se réfère aux autres récits de l'auteur après la lecture du roman, on constate qu'il y a trace d'intertextualité aux niveaux social et géographique des éléments rapportés presque dans toute sa prose. Aussi, on pourrait aussi définir *Le Masque de chacal* comme une "chronique congolaise".

Roman et poésie dans « Le Masque de chacal »

Ecrit dans un style à mi-chemin entre le romanesque et le poétique, *Le masque de chacal* révèle l'écriture « juste et traditionnelle » de l'auteur. Il n'ose pas « tordre le cou » à la langue française à l'image des de ses confrères comme Sony Labou Tansi, Henri Lopes et Tchicaya U Tam'Si. Dans ses récits, il se voit toujours rattrapé par son premier violon d'Ingres, la poésie, surtout au niveau des descriptions. Voici quelques segments textuels qui rappellent que le romancier est avant tout un poète.

- « *L'eau étalait ses œuvres bleues et vastes, comme sa peau que granulait une brise légère* » (p.54).
- « *Au premier coq, première nouvelle. Le jour s'annonçait. La nuit se déclarait au-dessus de la ville. Ses lambeaux traînaient le long des ruelles profondes du quartier de la cathédrale* » (p.63)
- « *La petite poussière de soleil (...) s'était soudain volatilisée* » (p.131).

Et de tels élans poétiques sont souvent rencontrés par le lecteur au fur et à mesure qu'il passe de page en page. Tati Loutard arrive à faire un mariage agréable entre le romanesque et le poétique dans ses récits.

La part du bestiaire dans « Le Masque de chacal »

Souvent fondé sur le réalisme congolais et surtout sur le thème de la mort, le récit de Tati Loutard, après un tour dans le surnaturel dans *Fantasmagories*, donne une place remarquable au bestiaire. Le chacal dont le masque rappelle au héros le temps passé avec son oncle, révèle une réalité congolaise : la complicité qui existe entre le neveu et l'oncle, surtout si ce dernier n'a pas eu d'enfants dans sa vie : « *Tout se mélangeait dans sa tête, comme au temps légendaires où les hommes et les bêtes ont des rôles et des actions interchangeables, à l'infini. Ce chacal, c'était l'esprit de son oncle qui devait chaque fois lui rappeler le commerce intellectuel et spirituel qu'ils avaient entretenu tous les deux, du vivant de cet homme qui avait semé en lui l'espérance d'une réussite sociale* » (pp.189-190). Ainsi dans ce texte qui n'est autre que l'histoire de Dozock qui mène un combat acharné pour la liberté de la presse jusqu'à la victoire après moult tractations, revient à tout moment l'image obsédant des corbeaux. Ces oiseaux de mauvais augure apparaissent de temps à autre dans la vie du héros.

- « Sur la plus haute branche de la clôture voisine, deux corbeaux, côte à côte, entreprirent un duo. Leurs croassements arrêtaient Dozock » (p.37)
- « Dozock entendit le premier cri du coq (...) S'ensuivirent quelques babilllements. Puis les corbeaux se mirent à croasser » (p.167)
- "Une nuée de corbeaux vola au-dessus de sa tête" (p.190)

Ces oiseaux ne symbolisent-ils pas les difficultés (problème au travail avec son chef, crise conjugale dans son foyer, bref séjour en prison, mort de l'oncle puis celle de sa belle-mère) affrontées par le héros avant de s'ouvrir une vie heureuse avec la parution de son journal et le mariage avec sa femme dicté par le testament de sa belle-mère ?

Pour conclure

Véritable autopsie sociopolitique du Congo qui se fonde principalement sur la lutte que mène le héros pour la liberté de la presse, « Le Masque de chacal » appartient à un écrivain que l'on ne peut plus présenter car ayant marqué la littérature au niveau continental. Avec une dizaine de recueils de poèmes, trois recueils de nouvelles et deux romans, Tati Loutard apparaît comme l'un des écrivains congolais le plus remarqué par la critique. Son œuvre se situe dans le modernisme tout en ne bousculant pas paradoxalement l'académisme de son style qui fait écho à la médaille de vermeille du Rayonnement de la langue française à lui décernée par l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre.

Noël KODIA (essayiste et critique littéraire)

Notes

- (1) Léopold Pindy Mamansono, « La Nouvelle génération de poètes congolais », Ed. Bantoues, Brazzaville, Congo/Heidelberg Allemagne, 1984
- (2) Noël Kodja-Ramata, « Mer et écriture chez Tati Loutard : de la poésie à la prose » Ed. Connaissances et Savoirs, Paris, 2006. On peut découvrir dans ce livre la biobibliographie de l'auteur.
- (3) Lire « Le Prix Tchicaya U Tam'Si confirme le génie de Tati Loutard » ; Afrique Education n°51 de novembre 1998 et « Fantasmagories, le nouveau recueil de nouvelles de J.B. Tati Loutard » ; Afrique Education n°58 de février 1999
- (4) Noël Kodja-Ramata, « Les Enfants de la guerre », Ed. Menaibuc, Paris, 2005